

des *waggons* de chemin de fer dans lesquels il s'est héroïquement aventuré, ni d'une seule des innombrables paires de bottes croûtées qui se sont insoucieusement et irrévérencieusement étendues tout autour de son élégante personne. Il est vrai qu'il a trouvé une sorte de compensation à son martyre dans le contraste perpétuel que fait son élégance même avec tout ce qui l'environne, dans la stupeur qu'elle produit parmi les indigènes, et dans les mille suppositions auxquelles ces derniers ne cessent de se livrer pour pénétrer le mystère de son fagocitage, et se rendre compte du rare phénomène qu'ils ont sous les yeux. Tantôt on le prend pour un officier de l'armée anglaise, tantôt pour un millionnaire en voyage, tantôt pour un artiste. "Hier, dit-il, j'étais un lord anglais, aujourd'hui je suis un des ministres délégués par les Provinces du Golfe pour la conférence."—Et il s'amuse de ces métamorphoses avec une naïveté puérile qui, à son tour, amuserait le lecteur si elle ne devenait par trop monotone. On s'impatiente à la longue de le voir semer l'étonnement sur son passage. C'est ainsi, par exemple, qu'à Sherbrooke, la fille de l'auberge, émerveillée d'une pièce d'argent qu'il lui a mise dans la main, et le garçon qui portait sa malle à qui il a donné trente sous, sont allés répandre le bruit qu'un prince venait de passer par là. Il est vrai qu'en fait de princes, ces braves gens n'ont dû voir que le Prince de Galles et le Prince de Joinville, et il est probable que ces altesses ne leur auront point laissé l'idée d'une telle magnificence.

On pardonnerait volontiers à M. Duvergier de se faire une principalité à si bon marché, si du moins il se montrait bon prince. Mais, malgré toutes les avances qu'elle lui a faites, la meilleure société de Québec n'a point trouvé grâce à ses yeux : le *spécul* qui le poursuit lui a fait voir en laid et avec une teinte de ridicule assez prononcée, ce que d'autres ont jugé plus favorablement ; et c'est avec un soupir de satisfaction trop peu dissimulé qu'il dit adieu au *Canada* et à ses pompes.

Le touriste a foulé notre sol à deux reprises différentes. La première fois, c'était en venant de Niagara ; il n'a fait que toucher à Montréal, a visité Ottawa, et poussé jusqu'au lac des Chênes. De cette première excursion il a remporté plusieurs convictions dont quelques-unes paraîtront peut-être formées un peu à la légère. La première c'est que "l'on voit régner ici ces commerces si voisins de la mendicité qu'ils en ont toutes les misères matérielles et tous les vices moraux." Cela vient de ce que, sur le quai à Carillon, il a vu des femmes qui vendaient de la bière et des fruits. La seconde, c'est que l'accord est grand aujourd'hui entre les deux races qui se partagent le pays. Cet heureux état de choses lui inspire une aimable comparaison. "En voyant, dit-il, ces petits Français noirs et ces grands Saxons blonds vivre de si bonne amitié, je me rappelle ces chats et ces chiens, dont l'hostilité instinctive a été vaincue par la communauté de gîte et de nourriture, et qui sont devenus inséparables. Ils s'agacent encore quelquefois, montrent les dents ou les griffes, mais ce n'est plus qu'un combat amical et simulé ; les traces de leur antipathie native subsistent dans leurs jeux sans troubler leur fraternité nouvelle."

Voici maintenant les plus importantes et aussi les plus déplorables impressions que M. Duvergier a reçues en voguant sur l'Ottawa. D'abord "la population française encombre les derniers rangs du peuple canadien." Nous ne voyons pas à cette affirmation d'autre raison d'être que le fait déjà cité de la marchande de bière rencontrée au quai de Carillon.

De plus, "il voit venir le temps prochain où le français ne sera plus parlé que dans le bas peuple, où même il disparaîtra comme nos patois de province devant la langue officielle. La petite nationalité française du Canada sera bien près alors d'être absorbée par sa rivale. Elle est comme une barque échouée sur une plage lointaine, et qui résiste longtemps aux vagues ; mais la marée monte et tout à l'heure le nouveau peuple va l'engloutir." Cette dernière prédiction est fondée sur la rencontre d'un fonctionnaire public portant un nom français, et qui ne parle plus la langue de ses ancêtres. Nous connaissons parfaitement ce fonctionnaire ; il appartient à une famille dont une partie s'est anglisée depuis plusieurs générations, ce qui n'a pas empêché la nationalité franco-canadienne de se développer comme si de rien n'était.

Et ici nous demanderons qu'il nous soit permis d'ouvrir une parenthèse. M. Duvergier prétend que ces signes de décadence l'affligent. On le croirait à peine au ton leste avec lequel il en prend son parti. Dans tous les cas il pêche mal d'exemple. La manie d'employer des mots anglais là où il existe des équivalents français, manie qui devient très-commune chez les écrivains d'une certaine école, ne nous a jamais paru portée si loin.

Nous savons qu'en France aujourd'hui, de crainte de détourner de leur vrai sens certains mots français, on ne veut point s'en servir pour traduire les expressions anglaises dont ils sont les équivalents. Cela s'applique surtout à quelques fonctions du gouvernement constitutionnel et à certaines inventions de l'industrie moderne. Nos ancêtres canadiens qui avaient quelque patriotisme et aussi une certaine dose de bon sens, ont cru cependant mieux faire en traduisant, par exemple *speaker* par *orateur*, *attorney general* par *procureur-général*, *chief justice* par *juge en chef*, et ainsi de suite. Nous faisons encore comme eux, et de plus, sans la permission de l'Académie, nous traduisons *rails* par *lisses*, *cars*, *waggons*, par *charrs* ; tandis qu'en France on dit *rail*, *waggon*, *steamer*, *railway*, et même *stopper* pour *arrêter*, ce qui est absolument dans le genre de quelques verbes barbares créés par nos ouvriers et nos journaliers, verbes, qui scandalisent fort ceux qui, parmi nous, ont à cœur de ne pas voir dégénérer notre langue en un patois anglo-français. Mais M. Duvergier ne se contente point de faire à la langue anglaise les emprunts qui sont devenus en France d'un usage assez général, quoiqu'il regrettable ; les *meetings*, les *bar-rooms*, les *squares*,

ne lui suffisent point, il lui faut encore la *wilderness*, les *senecs*, les *lawyers*, les *cheers*, les *streets*, et, pourquoi pas les *houses* ?

Et il n'a été que huit mois en Amérique !

Il souligne, il est vrai, la plupart de ces expressions, pour indiquer qu'il fait de la couleur locale et ne les adopte point sérieusement, ce qui n'empêche point qu'elles ne prennent la place d'autant de mots français qui en rendraient exactement le sens. On se demande si, immédiatement après la conquête, nos pères y avaient été de ce train, quel aimable jargon se trouvait aujourd'hui dans la bouche de leurs enfants ?

Nous fermons notre parenthèse. Pendant cette digression, M. Duvergier, qui était parti pour l'Ouest et le Sud des États-Unis par les grands lacs, nous est revenu en Portland. Il ne s'arrête encore qu'un instant à Montréal.

Cette ville, que d'autres voyageurs ont eu la faiblesse d'admirer et qui passe, à tort sans doute, pour une des plus belles de l'Amérique, "est vieille sans être pittoresque ; les rues sont étroites à la française, les boutiques laides et villageoises, les maisons basses et pauvres comme les *cabanes* de nos petites villes de province ; enfin, une mer de boue l'envahit en octobre et respectée, par le balai (et par la neige donc ?) elle ne la quitte plus qu'en mai ou juin." S'il n'y a aucun des monuments que nous connaissons, en revanche on lui a montré avec orgueil les *parliament buildings*, grands bâtiments de pierre grise, que, pour notre part, nous cherchions en vain. C'est sans doute le même *cicerone* qui lui a appris "que le parti rouge est l'ami de l'égotisme et l'ennemi de la liberté de la presse, tout en rêvant l'affranchissement et l'union aux États-Unis."

M. Duvergier a fait, comparativement, un assez long séjour à Québec ; il y a été de toutes les fêtes et de toutes les promenades ; on l'y a traité en quelques endroits "comme l'enfant de la maison," sans prévoir qu'il se montrerait un enfant terrible. Mais "il s'est bientôt lassé de ces rielles bonheurs, de ces vieux porches éroulants, de ces maisons nées comme celles des villages de montagnes et de tous les pays de grand froidure."

Le spectacle que l'on découvre de la terrasse qui sert de promenade non lui a cependant point trop déplu. "Il y a surtout, le soir, une heure charmante ; c'est celle où les barques des pêcheurs remontent en loupoyant la rivière, et où toute la flotille étend ses ailes blanches autour des gros vaisseaux de la rade." Evidemment le touriste qui, en plus d'une rencontre, a pris le Pirée pour un homme, prend ici le port de Québec pour un établissement de pêche !

Du reste, "il a vu tout cela par une saison triste et pluvieuse qui a déteint sur son esprit ;" mais la nécessité de faire bon visage à l'accueil de cette bonne vieille société, qui ne met, hélas ! nous l'avouons, que trop d'empressément à recevoir les Français de l'ancienne France, "l'a tiré malgré lui de sa torpeur." Cette société n'a, paraît-il, plus de bonne volonté d'élégance et de charme. "On mange des pommes, on boit de la bière ; on cause du bal de demain, du bal d'hier, de l'influence de la comète et de la lune sur les pluies, et l'on proclame bien haut que le bal est délicieux. Les Canadiens disent avoir conservé les manières de l'ancienne France, et le fait est qu'ils en ont gardé la clande hospitalité. Quand ils me disent que si je restais longtemps à Québec, je serais ravi de cette société, la plus charmante, la plus distinguée, la plus spirituelle qu'il y ait au monde, ne croiriez-vous pas entendre l'écho d'un de ces cimetières vivants enfouis au fond de nos provinces où un petit monde vieillot secoue encore les derniers grains de poudre de sa perruque et les derniers grelots de ses habits de cour ? Comment pourrait-il en être autrement ? C'est le rat qui vit heureux dans son fromage et qui ne voit rien de mieux au dehors."

Nous en passons et des meilleures. Mais, bien qu'il nous fût possible de citer des choses encore plus saugrenues, pour être juste, nous devons avouer qu'il se trouve aussi, sur le clergé catholique, l'instruction publique et la tenure féodale, quelques pages assez raisonnables, et même, sur le tout, assez correctes pour faire soupçonner qu'une main amie les aura glissées dans le portefeuille du jeune voyageur. Un esprit réfléchi y trouverait au besoin de quoi combattre les conclusions désespérantes auxquelles l'auteur en est venu au sujet de notre *petite nationalité*. Quant à ce qui est de la souveraineté britannique, voici comment, en quittant Montréal, le 28 octobre 1864, nous ne savons trop à quelle heure du soir ou du matin, M. Duvergier a réglé cette question : "L'Angleterre a renoncé depuis longtemps au système ruineux de la protection ; elle essaie aujourd'hui d'une confédération coloniale. Elle se résignera, s'il le faut, à la république indépendante ; mais de là à l'annexion, il n'y aura plus qu'un pas. Le bon sens de l'Angleterre commence, je crois, à le comprendre ; il dénoue peu à peu et rompra un beau jour le lien fragile et artificiel qui la rattache à ses colonies. Le lendemain les deux *Canadas* feront partie des États-Unis."

Un mot de plus et nous aurons fini. Déjà des hommes sérieux et bienveillants nous avaient laissé entrevoir que dans notre enthousiasme pour tout ce qui est français, nous nous exposions à nous faire passer pour trop *bonnes gens*. La leçon, donnée cette fois avec moins de tact, sera peut-être mieux sentie. "Quant à moi, dit M. Duvergier, le *Journal de Québec* annonçait hier pompeusement mon séjour dans cette ville. Me voilà donc aussi un personnage, et je vais, ce soir, honorer de ma présence le bal des *bachelors* de Québec."

Il est vrai que le touriste s'est un peu exagéré la portée de ces deux incidents. Le bal des *bachelors* n'est point précisément de ces choses qui se font lire "Non licet omnibus adire Corinthum," et le *Journal de Québec*, si nous avons bonne mémoire, s'était borné à publier que M. Duvergier était le fils d'un écrivain distingué. Tous ceux qui ont lu l'*Histoire du gouver-*